

Jane Yang

Les Lotus d'Or

Roman

Traduit de l'anglais (Australie) par Laura Bourgeois

Pour mon mari, l'ancre de ma vie, et pour Maman et Papa – vos sacrifices m'ont offert une vie en Australie avec des opportunités qui ne se seraient jamais présentées si nous étions restés dans le pays où je suis née.

Partie I

Petite Fleur

Dans la cuisine de notre ferme, assise sur un tabouret bas, je tremblais. L'air glacial me piquait les joues et j'avais mal aux mains et aux pieds tant ils étaient gelés. Pour me réchauffer, je me frottai frénétiquement les bras et les jambes. En cet hiver de la sixième année du règne de l'empereur Guangxu, un froid brutal s'était abattu sur le sud de la Chine où il ne neigeait d'ordinaire jamais. À cette heure, j'aurais dû être recroquevillée sous notre courteline, mais *Aa Noeng*¹ m'avait réveillée aux premières lueurs de l'aube.

— On part pour une petite aventure aujourd'hui, m'annonça-t-elle en m'apportant une bassine d'eau bouillante.

Pour la première fois depuis des mois, son visage pâle et émacié se fendit d'un sourire. Mais ce n'était pas un vrai sourire pétillant comme ceux dont elle m'inondait avant la mort d'*Aa De*. Ce sourire-là était figé, et son regard demeurait éteint.

— Je t'emmène à Canton, continua-t-elle. Le fermier Tang va nous y conduire en charrette. Elle versa de l'eau froide dans la bassine.

Je poussai un petit cri ravi en frappant dans mes mains. Je n'étais jamais allée à Canton, mais je connaissais par cœur cette ville telle que la décrivaient les conteurs ambulants : peuplée de colporteurs qui arpentaient les rues pour vendre prunes confites, brioches sucrées et marrons grillés. Mon ventre gronda à cette pensée, me rappelant que je n'avais rien avalé d'autre qu'un bol de *congee* délayé dans beaucoup d'eau, la veille. Les conteurs vantaient aussi les prouesses des acrobates, des hommes qui avalaient des serpents vivants et des spectacles de marionnettes.

— Petit Frère vient avec nous ? demandai-je.

— Il est trop jeune. Je l'ai envoyé chez le voisin pour la journée. C'est un voyage mère-fille.

— On va faire quoi ?

— Les petites filles ne posent pas de questions, me réprimanda-t-elle. Les filles sages savent se taire, respecter les règles, et obéir.

Son ton était doux, mais ses traits tirés par la tristesse m'effrayèrent suffisamment pour que je me mure dans le silence.

Elle s'agenouilla devant moi et prit mes pieds de lotus au creux de ses paumes.

¹ Les termes cantonais dans le texte figurent dans un glossaire à la fin de l'ouvrage.

— Te souviens-tu de la raison pour laquelle je t'ai bandé les pieds alors que tu n'avais que quatre ans ? me demanda-t-elle.

— Parce que... parce que...

Je secouai la tête.

Après un lourd soupir, elle expliqua :

— Dans notre village, les autres petites filles commencent à bander leurs pieds à six ans. Les paysans qui ont désespérément besoin de bras supplémentaires à la maison attendent même que leur fille ait sept ou huit ans. Mais c'est risqué. Sais-tu pourquoi ?

Je secouai la tête à nouveau.

— À cet âge, les os sont parfois trop raides pour être modelés. Mais moi, je t'aime si fort que j'ai bandé tes pieds il y a deux ans, comme si tu étais une petite fille noble, pour être sûre que tes lotus d'or seront aussi parfaits que ceux de la courtisane Yao Niang quand tu seras grande. Tu te souviens de son histoire ?

— Oui !

Pour l'impressionner, je récitai gaiement la légende qu'elle m'avait souvent racontée le soir.

— Il était une fois, avant la conquête de la Chine par les Mandchous, quand l'empire était encore découpé en autant de petits royaumes qu'il y a de couleurs sur une courtepointe, un empereur du nom de Li Yu qui adorait voir de nouvelles choses. Un jour, il demanda à ses très, très nombreuses concubines de le divertir avec une nouvelle danse. Toutes essayèrent, mais aucune ne se révéla à la hauteur, sauf Yao Niang – elle banda ses pieds en forme de croissant et se mit à danser sur la pointe des pieds !

— Et ensuite ? m'interrogea-t-elle.

Je fronçai les sourcils.

Elle m'aida :

— L'empereur fut si impressionné qu'il la promut au rang de consort...

— Oh ! Je sais ! Pour qu'aucune autre épouse ne puisse donner d'ordres à Yao Niang, à part l'impératrice. Toutes les dames de la cour voulurent la copier, et bientôt toutes les jeunes filles riches du pays firent de même. Aujourd'hui, toutes les filles *res-pec-tables* ont les pieds bandés. Et les mères qui aiment vraiment leurs filles les aident à obtenir des lotus d'or parfaits de dix centimètres.

Je m'attendais à ce que ma réponse empressée m'attire ses félicitations, d'autant que je n'avais hésité que sur deux personnages, mais les lèvres d'*Aa Noeng* se mirent à trembler. Je tendis les bras pour un câlin, mais elle fit non de la tête et se redressa en lissant l'avant de son *ou* aux couleurs délavées.

— À condition d’être intelligent et studieux, même le garçon le plus pauvre peut espérer passer les examens pour devenir mandarin au service de l’empire. Mais pour une fille, la seule chance d’accéder à une vie meilleure tient à ses lotus d’or – c’est le cadeau inestimable que je te fais. Quoi qu’il arrive, je veux que tu te souviennes de l’ampleur de mon amour. Tu es mon trésor le plus précieux. Tu comprends ?

— Moi aussi, je t’aime grand comme ça ! dis-je en écartant les bras jusqu’à joindre mes mains dans mon dos.

Mais ma mère ne me rendit pas mon sourire.

— Pourquoi est-il important d’avoir des lotus d’or parfaits de dix centimètres ? demanda-t-elle.

— Pour faire un bon mariage ! claironnai-je. Les dames marieuses et les belles-mères aiment les petits pieds. Les lotus d’or sont la preuve de la valeur d’une jeune fille.

— Exactement. Seules les filles douées d’une grande persévérance et de discipline sont capables d’obtenir des lotus d’or – c’est ce que désirent toutes les mères de bonne famille pour leurs fils.

Elle serra mes mains entre les siennes et demanda :

— Tu veux te marier au sein d’une bonne famille quand tu seras grande ?

— Oui.

— Comment obtient-on des lotus d’or de dix centimètres ?

— Il faut rester sage comme une image quand tu me laves les pieds et quand tu changes mes bandages.

— Quoi d’autre ?

— Il ne faut pas se plaindre quand tu resserres les bandes.

— C’est vrai, répondit-elle lentement. Mais...

Après une longue pause, elle ajouta :

— Tu es une grande fille, à présent. Il est temps pour toi d’apprendre à prendre soin de tes lotus d’or toute seule.

— Mais je suis encore petite ! protestai-je, apeurée par son ton grave.

— Regarde bien, m’intima-t-elle.

Elle déroula les bandages de mon lotus gauche et le plongea dans la baignoire. Elle le massa pour détacher les peaux mortes sur la plante et entre mes orteils, attendries par l’eau chaude. Puis elle me coupa les ongles, essuya mon pied avec un linge, avant de saupoudrer de l’alun sur ma peau séchée.

— Sois généreuse avec la poudre d'alun pour éviter la sueur et les démangeaisons, expliqua-t-elle.

Elle enroula un long coupon propre de coton bleu foncé autour de mon pied. La pression augmentait à chaque tour. Je sentis mon pied palpiter sous la douleur et mes yeux picoter de larmes réprimées. Il me fallait mobiliser toute ma volonté pour ne pas crier. Quand elle tira sur la bande pour la serrer plus que d'habitude, je tentai de récupérer mon pied. Elle raffermi sa prise.

— Ne bouge pas, m'ordonna-t-elle.

— *Aa Noeng*, sanglotai-je, tu me fais mal.

— Chut, dit-elle. Plus tard, ces lotus d'or te vaudront un bon mariage. On t'offrira des vêtements de soie et tu vivras dans une maison au sol pavé de céramique. Quand ce jour viendra, tu n'auras plus jamais faim.

Mes gémissements se calmèrent alors qu'elle me décrivait les mets savoureux qui rempliraient mon ventre quand je serais mariée au sein d'une famille aisée. Enfin, elle glissa mon pied dans mon plus beau chausson en coton indigo. Puis elle poussa la bassine vers moi.

— Maintenant, à toi de faire la même chose pour le lotus droit, dit-elle.

Il fallait une journée de marche depuis notre village pour rejoindre la ville de Canton. Puisque *Aa Noeng* et moi ne pouvions pas parcourir une telle distance avec nos pieds bandés, le fermier Tang nous y conduisit à bord de sa charrette. Les roues broyaient la grêle et la terre pour laisser derrière nous des traînées d'une boue répugnante. Les bourrasques cruelles nous fouettaient le visage – même pelotonnée contre *Aa Noeng*, je grelottais. À midi, le fermier fit une pause et partagea son repas avec nous. La brioche fourrée au porc me piquait les lèvres, gercées par le vent, mais ravissait mon estomac. Ce n'est qu'après avoir fini ma part que je remarquai qu'*Aa Noeng* avait à peine touché à la sienne, alors que nous n'avions pas mangé de viande depuis la mort de mon père. Le fermier l'encouragea à se nourrir, le regard rempli de pitié. Par politesse, elle avala quelques miettes du *bao*, mais semblait épuisée de tristesse, comme dans les jours qui avaient suivi la mort d'*Aa De*. Son visage en cet instant, et le souvenir de son drôle de comportement au matin, transformèrent en pierre la brioche dans mon ventre.

Le ciel gris de l'après-midi s'était encore assombri quand nous arrivâmes à Canton. Je m'étais assoupie par intermittence durant le trajet. Claquant des dents dans le froid toujours plus vif, je ne parvenais pas à m'intéresser aux étranges paysages qui se dessinaient autour de moi.

Ma mère avait gardé le silence depuis notre repas, mais elle se ranima d'un coup et me parla d'une voix pressée :

— Tu es une bonne petite fille. Si je fais ça, c'est uniquement car je n'ai pas le choix.

Le fermier se racla la gorge.

— Est-ce vraiment le moment de le lui dire ?

— Oui, s'entêta *Aa Noeng*. Il le faut.

Elle se tourna vers moi.

— Dorénavant, tu vivras dans une jolie demeure en briques avec la famille Fong. C'est une famille riche et respectable.

J'avais du mal à comprendre.

— Quand est-ce que je rentrerai à la maison ? Demain ?

— Je t'ai vendue à la famille Fong. Tu seras leur *muizai*, avoua-t-elle alors que son visage se décomposait. La gouvernante m'a promis que tu ne serais pas une esclave comme les autres. Madame Fong veut faire de toi la servante attitrée de sa fille, comme Petite Verte qui s'occupe de l'épouse et des filles du chef de notre village. On ne te confiera pas de tâches ménagères trop éprouvantes.

Je posai une main sur son visage pour la forcer à se tourner vers moi, mais elle ferma les yeux.

— Petite Verte est orpheline, dis-je. Mais toi, tu viendras me rendre visite, pas vrai ?

Elle ouvrit les yeux et secoua lentement la tête.

— Quand est-ce que je vais rentrer à la maison ?

Ma voix se brisa et je commençai à sangloter.

— Tu ne rentreras jamais à la maison. Une *muizai* n'est pas une employée. Tu appartiendras à ta maîtresse, comme Petite Verte. Même si ses parents étaient encore en vie, elle n'aurait pas le droit de partir. Toi non plus, tu ne pourras pas t'en aller.

Elle poussa un profond soupir, puis un second, comme pour tenter d'expulser quelque chose coincé dans sa poitrine.

— Je n'ai pas d'autre choix. Nous serons bientôt à la rue. Nous avons besoin d'argent pour payer l'apprentissage en menuiserie de Petit Frère. C'est sa seule chance d'avoir une vie correcte.

Je ne pouvais pas concevoir de ne jamais revoir ma maison, ou ma mère, ou Petit Frère. « Jamais » était un si grand mot que mon imagination ne parvenait pas à se le représenter.

— Mais je ne peux pas habiter avec des inconnus, protestai-je. Je dois rester avec vous.

Elle poursuivit, comme pour se convaincre elle-même autant que moi :

— Sans cet argent, nous allons tous mourir de faim. Et alors qui restera-t-il pour transmettre le nom de la famille Yung ? C'est mon devoir d'honorer l'esprit de ton père et de nos ancêtres. Tu comprends ce qui est arrivé à notre famille, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête. Quel rapport entre la mort d'*Aa De* et la famille Fong ? Je ne comprenais pas. Mais je me souvenais de ce qu'il s'était passé cinq mois plus tôt, je me souvenais du jour où, après s'être occupé des bassins à poissons, *Aa De* était allé directement au lit en se plaignant de crampes au ventre. Plus tard cette nuit-là, le pot chambre s'était rempli du contenu liquide de ses entrailles. Puis, le sang et la glaire avaient suivi. Rien n'éveillait plus son appétit. Aussitôt mangé, le gruau de riz finissait régurgité. Mon père, cet homme qui avait la force et l'endurance d'un buffle des marais, s'était transformé en invalide décharné. Le *daai fu* du village lui avait prescrit des herbes médicinales, que ma mère avait fait bouillir pour obtenir une infusion amère. Elle la lui avait administrée à la petite cuiller, mais il la vomissait à chaque tentative. Il était brûlant de fièvre et tremblait de froid. Son agonie avait duré quatorze jours, puis il était mort. *Aa Noeng* avait dépensé toutes nos économies pour l'enterrer dignement.

Après ça, notre vie s'était émietlée comme un biscuit écrasé. Ma mère ne pouvait pas s'occuper de la ferme toute seule. Nous étions en retard sur le loyer, les bassins de poissons étaient laissés à l'abandon, et personne ne récolta les feuilles de mûrier, si bien que nos vers à soie périrent de faim. Nous aussi, nous avions faim, malgré les efforts d'*Aa Noeng* pour faire durer nos réserves de riz en allongeant le *congee* avec de l'eau.

— C'est une bonne chose pour toi, reprit-elle. Tu seras esclave, mais tu auras à manger et un toit. Tu vivras dans de meilleures conditions que nous.

Ses lèvres tremblaient comme si elle ne croyait pas vraiment ce qu'elle disait.

— Sois sage, reconnaissante et patiente. Obéis aux ordres et reste toujours à ta place. Une *muizai* doit suivre sa maîtresse comme son ombre. Tu lui appartiens. N'oublie jamais ça. Tu ne dois jamais discuter ou désobéir à ses ordres. La vie est plus facile pour ceux qui savent ravalier leur amertume et accepter leur condition.

— Mais je suis sage ! protestai-je. Ne m'envoie pas là-bas.

Elle m'attira contre sa poitrine et me serra contre elle.

— On peut rentrer à la maison, maintenant ? demandai-je avec espoir.

Elle ne me répondit pas, mais me garda dans ses bras jusqu'à notre arrivée devant une grande demeure, la plus vaste que j'avais jamais vue. Une immense plaque noire ornée de deux idéogrammes dorés était suspendue au-dessus de l'entrée principale. Les deux portes rouges, plus hautes que la taille de deux adultes, étaient chacune gardées par une tête de dragon dont les yeux écarlates me lancèrent un regard noir alors que la charrette passait devant eux. Ils

semblaient prêts à attaquer quiconque oserait frapper contre le heurtoir les lourds anneaux de bronze maintenus entre leurs crocs.

La charrette fit le tour de la demeure et une éternité s'écoula avant que le fermier Tang arrête enfin le cheval devant deux portes de taille normale, comme celles de la maison dont j'arrivais à toucher le linteau quand *Aa De* me portait sur ses épaules. Le fermier Tang aida *Aa Noeng* à descendre de la charrette et me posa à côté d'elle. Je m'accrochai à sa manche alors qu'elle tapait à la porte. Une dame vêtue d'un délicat manteau matelassé lui ouvrit et nous fit vite entrer dans une cour meublée d'une table en pierre. Un grain de beauté protubérant poussait sur son menton.

— Je m'appelle Cerise. Je suis la gouvernante de la maison et la femme de chambre attitrée de Madame Fong, trempez légèrement le doigt dans l'encrier, puis posez-le ici.

Elle désigna une feuille de papier rouge.

— Attendez ! dit *Aa Noeng*. Qu'est-ce qui est écrit ?

— C'est un contrat tout ce qu'il y a de plus banal.

— S'il vous plaît, lisez-le-moi.

Avec un lourd soupir, Cerise répondit :

— Il stipule que vous consentez à vendre votre fille à Madame Phénix, la première Fong *taai taai*. Votre fille sera la servante de Mademoiselle Linjing, à moins que Madame Fong ne choisisse de l'assigner ailleurs. Madame Fong se réserve également le droit de vendre votre fille à une autre maison.

— Est-ce qu'il est précisé si je peux racheter la liberté de ma fille ?

— Je ne vois même pas pourquoi vous posez la question, soupira Cerise. Ça fait dix ans que je travaille ici et aucun parent n'est jamais venu reprendre sa fille. La maison ne fait pas prêteur sur gages.

— S'il vous plaît, supplia-t-elle. Je veux simplement savoir.

— Le contrat stipule que vous pourrez racheter sa liberté en échange de la somme qui vous a été remise, augmentée d'un taux d'intérêt de vingt pour cent par année où les Fong auront dû la nourrir et l'habiller. Maintenant, êtes-vous prête à apposer votre empreinte ?

Je levai les yeux vers *Aa Noeng* avec l'espoir qu'elle change d'avis. Mais son visage s'affaissa. Des larmes inondèrent ses cils, qu'elle épongea rapidement avec sa manche. Je raffermis ma prise sur son avant-bras.

Le ton de Cerise s'adoucit.

— Madame Fong est une femme bienveillante et juste. Votre fille sera entre de bonnes mains.

— Mais sera-t-elle autorisée à se marier un jour ? questionna ma mère d'une voix pressante et teintée de doutes.

— Lorsqu'une *muizai* a la chance d'être demandée en mariage, elle peut être affranchie. Je suppose que Madame Fong lui trouvera un bon mari vers ses dix-huit ans, à condition qu'elle travaille dur et soit obéissante. Bien que de nombreuses *muizai* choisissent de rester plutôt que d'épouser un fétide ramasseur de pots de chambre ou un éclopé. Mais avec ses pieds bandés, votre fille peut espérer un fermier correct.

— Vous êtes sûre qu'elle pourra se marier ? insista *Aa Noeng*.

— Il n'y a pas de certitudes dans la vie. Mais Madame Fong est une femme honorable et bienveillante. Maintenant, signez.

La main de Mère trembla longtemps au-dessus du contrat avant qu'elle ne se résigne enfin à tremper son pouce dans l'encrier et à le presser sur le papier. À présent, elle pleurait, et deux gouttes s'écrasèrent sur la feuille, diluant les traits épais des deux caractères à l'encre noire. Une fois le contrat signé, elle sécha ses larmes avec sa manche et s'agenouilla devant moi, l'air déterminée.

— Souviens-toi de mes mots, dit-elle. Sois patiente et obéissante. La situation pourrait être bien pire.

Je n'imaginai pas pire destin que celui de ne jamais revoir ma mère. Passant mes bras autour de son cou, je sanglotai.

— Ne m'abandonne pas ! Ne me force pas à être une esclave !

— Écoute-moi, me cajola-t-elle. Si tu veux me revoir, tu vas devoir être très obéissante. Et surtout, il faudra absolument que tu prennes soin de tes lotus d'or pour pouvoir te marier un jour. Promets-le-moi, d'accord ?

Elle tenta de sourire, mais ses lèvres tordues formaient plutôt une grimace.

— S'il te plaît, *Aa Noeng*. J'ai peur.

— Si tes pieds sont gâchés, tu ne pourras jamais me revoir. Est-ce que tu comprends ?

— Je veux un câlin, pleurai-je les bras tendus vers elle. Encore un câlin, un seul...

Mais *Aa Noeng* tourna les talons et s'éloigna plus vite que je ne l'avais jamais vue marcher.

Avant de franchir la porte, elle m'accorda un dernier regard, puis se redressa et disparut au coin de l'allée. Je tentai de lui courir après, mais la prise féroce de Cerise me maintint en place.

— Laisse partir ta mère, me dit-elle. Tu appartiens à la famille Fong, désormais. Sois sage, et tu la reverras peut-être un jour.

Je lui mordis le bras. Sous le choc, elle poussa un petit cri et me libéra. Je fonçai, mais trébuchai sur mes lotus d'or et tombai avant même d'atteindre la porte. La douleur de ma chute fut bien moins intense que la brûlure sur ma joue après la gifle qu'elle m'administra.

— Je ne veux plus jamais voir cette insolence sur ton visage, m'ordonna-t-elle. Tu es une *muizai*, à présent.

Linjing

Aa Noeng m'avait présenté Petite Fleur comme un précieux cadeau qu'elle m'offrait. Elle espérait nous voir nouer un lien aussi solide qu'elle et Cerise, sa *muizai* depuis leurs six ans. Tante Brillance et Cousine Éléance me jalousaient ma servante aux pieds bandés ; même ma deuxième *Aa Noeng*, au caractère pourtant doux, me regardait avec envie. Mais je détestais la manière qu'avait Mère de s'extasier devant Petite Fleur et de me comparer à elle – une esclave !

— Linjing ! m'appela *Aa Noeng*. Viens voir le point de satin qu'a réalisé Petite Fleur. Son fondu de carmin et de magenta est superbe. Si seulement ton ouvrage présentait la moitié de ses qualités !

Ma mère s'adressait à moi, et pourtant c'était vers ma *muizai* que son visage était tourné. Leurs têtes se frôlaient, penchées sur les points lisses et réguliers qui s'épanouissaient sous l'aiguille de Petite Fleur. Le motif de pétale se remplissait d'une large bande kaki, ainsi que de zones plus ou moins sombres. Je ne comprenais pas de quoi parlait *Aa Noeng* quand elle évoquait des rouges et des roses, moi qui ne voyais sur cette broderie qu'un mélange confus de jaune, de bleu, de vert terne ou de gris. Mais j'étais trop intimidée pour le lui avouer. Je plantai mon aiguille dans la soie et tirai d'un coup sec sur le fil de l'autre côté. Le point froissa le tissu en entraînant plusieurs fils avec lui. Au bout de la table ronde, je montrai les crocs et plaquai mon tambour à broder contre la surface en bois vernis, puis j'attendis qu'*Aa Noeng* me remarque enfin. C'est Petite Fleur qui leva les yeux en premier. Nos regards se croisèrent, et elle baissa aussitôt le sien sur son ouvrage alors que je serrai les poings.

— Linjing, arrête de te comporter en sauvageonne, me réprimanda *Aa Noeng*. Quel genre d'exemple fais-tu pour ta *muizai* ?

— C'est elle, la sauvageonne ! protestai-je.

Une ride plissa le front formidablement haut de ma mère. Je me penchai sur la table pour pincer la manche de ma *muizai* du bout des doigts et exhiber les croûtes répugnantes qui la maculaient – en me gardant bien de les toucher. *Aa Noeng* resta de marbre. Comme elle ne semblait pas comprendre, j'expliquai :

— Petite Fleur se mouche dans son *ou*.

Les joues empourprées, Petite Fleur reprit vivement sa manche. Elle cacha ses deux mains sous la table et baissa la tête si bas qu'elle frôla sa broderie. Au lieu de la gronder, Mère déclara :

— Linjing, ne sois pas mesquine. Une lune à peine a passé depuis que Petite Fleur a quitté sa famille. Tu dois te montrer patiente le temps qu'elle oublie ses manières de villageoise.

— Mais elle bâille aussi sans se couvrir la bouche, ajoutai-je. Une fois, je l'ai vue ramasser mon *caa siu bao* par terre et l'engloutir comme un chien. Sa famille vivait sûrement avec les cochons.

De grosses larmes roulèrent sur les joues de Petite Fleur et s'écrasèrent sur le motif de pétale, créant une tache. De la morve se mit à couler de son nez. Sa main se dirigea instinctivement vers son visage, puis s'immobilisa à mi-chemin, avant de se cacher à nouveau sous la table. Dans un élan de culpabilité, je cherchai mon mouchoir, mais *Aa Noeng* fut plus rapide. Tout en tapotant le dos de Petite Fleur, elle essuya ses joues avec un carré de soie impeccablement repassé. Apeuré, le regard mouillé de Petite Fleur se posait tour à tour sur le sourire de ma mère et mon expression renfrognée. J'avais envie de la frapper pour m'avoir volé l'attention d'*Aa Noeng*, mais je n'osais pas provoquer davantage l'ire maternelle.

— C'est de la graine cruelle d'une maîtresse que germe la déloyauté, m'avertit Mère. Petite Fleur est obéissante et patiente, des qualités dont tu devrais t'inspirer si tu espères exceller en broderie. Quel dommage que cette fille soit née dans une famille paysanne ! Si tu ne travailles pas dur pour améliorer ton point et tes manières, les gens vont finir par croire que c'est toi, la *muizai*.

— Tu veux l'échanger contre moi ? demandai-je, les yeux remplis de larmes.

— Ne dis pas de bêtises, répondit ma mère, chassant ma question d'un geste de la main comme on éloigne un moustique.

— Je suis sûre que si ! insistai-je en tapant du pied, une boule dans la gorge.

J'aurais voulu qu'*Aa Noeng* me prenne dans ses bras, m'installe sur ses genoux et me dise qu'elle m'aimait, comme la deuxième *Aa Noeng* de la maison le faisait avec mes demi-sœurs lorsqu'elles étaient contrariées. Elle leur caressait même les cheveux et les berçait jusqu'à ce qu'elles se sentent mieux.

— Linjing, dit-elle d'une voix glaciale. Tu ne seras jamais aussi accomplie que ta *muizai*, à moins de travailler autant qu'elle. Retourne t'asseoir et ramasse ton tambour.

— Non ! rugis-je de rage, les poings serrés.

— Dehors.

Ses lèvres se pincèrent une fine ligne. Ses yeux plissés étaient durs comme la glace, son visage ovale d'une blancheur de neige. Souvent, je me demandais si ma vraie mère se cachait

sous cette enveloppe de froideur et si en creusant je pouvais y découvrir une âme aussi chaleureuse que celle de ma deuxième *aa noeng*.

— C'est mon dernier avertissement. Comporte-toi comme une demoiselle de ton rang.

Dès que je pus échapper à ma mère, je me précipitai dans l'étude d'*Aa De*. Il leva les yeux de ses papiers, le front plissé. Mais en me reconnaissant, il sourit et me fit signe d'approcher. Je grimpai sur ses genoux.

— Comment va ma petite fripouille ? demanda-t-il en me pinçant affectueusement le nez.

— *Aa Noeng* m'a grondée parce que j'ai dit que ma servante a des manières de villageoise. Chaque fois qu'on me dispute, c'est de sa faute. Je veux une autre esclave, une avec des pieds immenses pour qu'elle soit nulle en broderie.

— Si ta servante ne te convient pas, demande à ta mère d'en changer.

— Elle ne veut pas m'écouter. S'il vous plaît, *Aa De*, vous pouvez lui dire de se débarrasser de Petite Fleur ?

— Ce n'est pas mon rôle de me mêler du domaine des femmes.

Je croisai les bras pour boudier. Il planta ses doigts entre mes côtes jusqu'à ce que je cède à ses chatouilles, puis demanda :

— Quand est prévue ta cérémonie de bandage des pieds ?

— Le mois prochain.

— C'est bientôt. Souhaites-tu conserver tes pieds naturels ?

Pour m'assurer qu'*Aa De* ne plaisantait pas, je descendis de ses genoux et sondai attentivement son visage.

À son expression pleine d'espoir, je compris qu'il attendait un oui. Son sourire était si large qu'il découvrait ses molaires en or. Ses yeux brillaient d'empressement. Et pourtant, il tripotait la bague en jade à son pouce, la tournant dans un sens, puis dans l'autre. Je voulais lui faire plaisir, mais je ne pouvais pas mentir.

— Seules les esclaves ont des grands pieds. Je ne veux pas leur ressembler. Je veux être comme mes mères.

— Est-ce que tu aimes jouer à la marelle ?

J'acquiesçai.

— Tu aimes aussi grimper aux arbres, et tu cours vite, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Tu ne pourras plus jouer à aucun de ces jeux une fois que tes pieds seront bandés. Souhaites-tu vraiment y renoncer ?

— Non ! Mais je veux des lotus d'or.

Je pétris mes mains.

Jusqu'à présent, j'imaginai la cérémonie de bandage des pieds comme un grand festival durant lequel on m'ensevelirait sous les cadeaux et où je serais le centre de l'attention de mes tantes et de mes cousines. Ma mère m'avait promis qu'il s'agirait d'un des plus beaux jours de ma vie, en troisième place après celui de mon mariage et celui de la naissance de mon premier fils. J'attendais donc cet événement avec impatience, car il ne m'était jamais venu à l'esprit que je ne pourrais alors plus m'adonner à mes jeux favoris. À présent, j'hésitais. Mais avoir de grands pieds était impensable ! Toutes les dames de la haute société avaient des lotus d'or. Les gens allaient me prendre pour l'esclave, et Petite Fleur pour la noble. Je ne pouvais pas le permettre.

Je levai les yeux vers *Aa De* pour confirmation.

— Les temps changent, expliqua-t-il. Certaines familles distinguées commencent à laisser leurs filles garder leurs pieds au naturel.

— Mais *Aa Noeng* et *Maa Maa* disent que les grands pieds sont vulgaires

— Ta mère et ta grand-mère sont très traditionnelles. Laisse-moi te montrer quelque chose.

Il ouvrit une boîte en cuir pour révéler la photographie d'une jeune fille de quelques années mon aînée, assise sur une balancelle, et dont les larges pieds dépassaient de l'ourlet brodé de son pantalon. Au lieu d'avoir l'air honteuse, elle souriait. Je levai des yeux interrogateurs vers *Aa De*.

— Cette demoiselle est la fille d'un riche marchand. Dans sa famille chrétienne, on ne bande plus les pieds des filles. Un jour, toutes les femmes garderont leurs pieds naturels. Veux-tu être une petite fille moderne, comme elle ?

— Je ne veux pas ressembler à une esclave.

— Allons en parler à ta mère, proposa-t-il en me tapotant la tête. Je lui ai demandé de me retrouver dans le salon de *Maa Maa*. J'ai une annonce importante à vous faire.

Cela ne présageait rien de bon – une visite dans les appartements de *Maa Maa* signifiait toujours des ennuis pour *Aa Noeng* et moi. Depuis la mort de mon grand-père quatre ans plus tôt, *Maa Maa* avait été déplacée dans une aile excentrée où elle passait ses après-midi à prier pour l'âme de son défunt mari. Mais si elle avait transmis à ma mère la châtelaine de clés et la plupart des devoirs de maîtresse de maison, *Maa Maa* exerçait toujours son autorité sur le domaine des femmes.

Quand nous entrâmes dans le salon de *Maa Maa*, ma mère était déjà arrivée. La tête penchée et les mains jointes sur ses genoux, elle était assise sur un tabouret bas, même si des fauteuils étaient alignés de chaque côté de la pièce.

Père s'inclina profondément devant *Maa Maa*, qui lui désigna du menton le fauteuil voisin du sien. Elle ignora ma présence alors que je me dépêchais de prendre place à côté de ma mère. Le parfum entêtant du bois de santal que diffusait le brûleur d'encens géant me donnait envie de me couvrir le nez, mais le regard noir que me jeta *Maa Maa* m'en dissuada.

Lorsque la *muiyai* de ma grand-mère eut fini de servir le thé aux adultes, mon père se racla la gorge et prit la parole :

— Honorable Mère, la proposition que je m'apprête à vous faire vous semblera radicale, mais je vous supplie de garder un esprit ouvert.

Maa Maa arqua un sourcil et le toisa d'un regard dur. Malgré le froid, le visage de mon père rougissait, et il tritura son col pour le desserrer.

— Je t'écoute, lui dit-elle.

— La cérémonie de bandage des pieds de Linjing ne doit pas avoir lieu.

Maa Maa et *Aa Noeng* le dévisagèrent, ébahies.

— Cette pratique est condamnée par toutes les nations occidentales, qui la jugent cruelle et barbare. Elle contribue à donner une image sauvage de la Chine. Je vous implore de permettre à Linjing de garder ses pieds naturels.

Ma grand-mère plaqua sa tasse sur la table avec une telle violence qu'elle se fendit. Elle contempla mon père, bouche bée. Je n'avais jamais vu ses petits yeux écarquillés ainsi. Mère et elle échangèrent un regard de désarroi. La *muiyai* qui approchait discrètement pour éponger le thé renversé dévisageait *Aa De*, abasourdie par sa suggestion.

— Souhaites-tu déshonorer nos ancêtres ? demanda *Maa Maa*.

— Honorable Mère, écoutez-moi...

— Nul fils ne devrait émettre une telle requête.

— Cela n'a rien à voir avec mon devoir de fils.

— Cher époux, intervint *Aa Noeng*, Linjing doit avoir ses pieds bandés, sans quoi personne n'acceptera de l'épouser. Nous avons déjà trop tardé.

— Phénix a raison, approuva *Maa Maa*. Les pieds de lotus sont la garantie de l'éducation irréprochable d'une fille. Aucune mère de bonne famille ne voudrait d'une bru aux grands pieds. Souhaitez-vous la voir devenir vieille fille et déshonorer notre famille ?

— Les temps changent, argua-t-il. La plupart des familles abandonneront la tradition du bandage des pieds dans les décennies à venir. Qui plus est, j'ai déjà accordé la main de Linjing.

J'en restai bouche bée.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez ce futur marié ? s'enquit *Aa Noeng*.

— Est-il infirme ou simple d'esprit ? renchérit *Maa Maa*.

— Est-il cruel ? demandai-je d'une petite voix.

Aa De m'adressa un sourire rassurant.

— C'est un garçon à l'éducation irréprochable, à peine plus âgé que toi. On me dit qu'il est également athlétique. Vous aurez beaucoup de points communs.

À l'attention de *Maa Maa* et Mère, il ajouta :

— Li Vaillant est le fils aîné du seigneur Li, vice-roi du Tianjin.

— Pourquoi une famille d'une telle renommée voudrait-elle d'une jeune mariée aux grands pieds ? demanda *Maa Maa*. Et pourquoi Linjing ?

— Honorable Mère, s'il vous plaît, je vous supplie de me laisser terminer avant de forger votre opinion.

Elle accepta à contrecœur.

— Le seigneur Li est l'un des hommes d'État les plus influents de Chine, et l'un des plus fidèles ambassadeurs à l'étranger et négociateurs de l'empereur Guangxu. Une union avec lui serait un tournant pour ma carrière. Il m'a promis le poste de gouverneur adjoint du Shanxi, une fois que nous aurons officialisé les fiançailles de Linjing et Vaillant. Li croit fermement que la survie de la dynastie Qing dépend de sa modernisation. La Chine doit non seulement développer ses armées terrestre et marine avec une artillerie moderne et des navires à vapeur, mais également adopter de nouveaux idéaux. Les pieds naturels en sont un. Il prévoit un avenir où les épouses des mandarins devront tisser des liens avec les femmes occidentales, et il sera impossible pour nos dames d'être traitées en égales avec des moignons pour pieds. C'est la raison pour laquelle il a fait le serment de marier son fils à une jeune fille aux pieds naturels. Mais le seigneur Li rencontre des difficultés à trouver une bru de noble lignée. Malgré les promesses des hommes d'influence d'interdire à leur fils d'épouser une jeune fille avec des lotus d'or, ils ne parviennent pas à convaincre leurs mères et leurs épouses. C'est une opportunité unique pour moi.

— Que le seigneur Li continue ailleurs ses recherches, décréta Mère. Notre fille n'aura rien à voir avec ce serment ridicule. Ces idées modernes sont vouées à l'échec. Il n'y a qu'à regarder la nouvelle *muizai* de Linjing. Même une pauvre paysanne illettrée a compris l'importance des pieds de lotus. Sa famille a consenti à des sacrifices incommensurables pour lui bander les pieds dès l'âge de quatre ans. Quel genre de mère serais-je si je renonçais à bander ceux de Linjing ?

— Phénix, ces croyances sont archaïques, rétorqua mon père. Elles sont les chaînes qui empêchent la Chine d'avancer vers le progrès.

— Les Occidentaux n'ont pas les intérêts de la Chine à cœur, argua Mère. Ils savent que l'opium est nocif, et pourtant ils en ont abreuvé notre peuple, faisant de nos hommes des drogués et détruisant nos foyers.

— La question de leur morale n'est pas pertinente, objecta Père. L'Occident est prospère et puissant. Nous devons nous prêter à leur jeu, apprendre d'eux, du moins jusqu'à atteindre leurs prouesses économiques et militaires.

— Arrêtez de vous disputer avec *Aa Noeng* ! m'écriai-je. Je ne veux pas de grands pieds.

— Phénix, la rabroua *Maa Maa*. Éduquez cette enfant. Une jeune fille devrait garder le silence, à moins qu'on ne s'adresse à elle.

Aa Noeng me pinça le bras et m'intima de me taire.

— Nos caisses sont suffisamment pourvues en pièces d'argent et nos métayers paient leurs dus en temps et heure, fit remarquer *Aa Noeng*. Nous n'avons pas besoin de votre salaire.

— Je n'ai pas travaillé depuis quatre ans, répliqua Père. Mon ancien assistant a été promu deux fois et me dépasse maintenant en grade – c'est humiliant.

— Mais vous deviez porter le deuil de votre père pendant trois ans, ce qui interdisait tout travail. Personne ne peut vous reprocher de respecter la loi.

— Phénix, vous ignorez tout des affaires des hommes, alors ne vous ridiculisez pas avec ce genre de commentaires idiots. Notre pays est en pleine tourmente, sous l'attaque incessante de rebelles et de forces étrangères. Hong Kong, Shanghai et Amoy ont été annexées aux puissantes occidentales. Nombre de mes collègues ont du mal à garder leur poste, et plus encore à en trouver un meilleur. Il serait stupide de ma part de renoncer à une telle opportunité.

Maa Maa sortit son chapelet et marmonna un sutra.

— J'apporte mon soutien à mon fils, annonça-t-elle. Sa carrière est capitale. Si nous devons y sacrifier une fille, autant que ce soit Linjing.

Jetant un regard noir à *Aa Noeng*, elle décréta :

— Phénix, tu as bien trop tardé pour lui bander les pieds, de toute façon. De grands pieds chez une fille laissent s'épanouir une nature sauvage, insolente et vulgaire.

— Mais, *Maa Maa*, lui rappelai-je, ce n'est pas la faute d'*Aa Noeng*. Le géomancien nous a dit d'attendre.

— Linjing, tais-toi ! me réprimanda ma mère. Tu ne dois jamais contredire *Maa Maa*.

— Mais l'oracle a prédit que...

Aa Noeng interrompit ma phrase avec la brûlure d'une gifle. Je me tournai vers *Aa De*, dans l'espoir qu'il confirme à *Maa Maa* que je disais vrai, car nous savions tous que le géomancien m'avait présagé une mort précoce si mes pieds devaient être bandés avant mon septième anniversaire. Mais il détourna son visage pour reporter son regard sur les rouleaux qui décoraient les murs.

Maa Maa nous toisait comme si nous étions un tas de déchets tout en continuant à parler :

— La faute d'une fille est la responsabilité de sa mère, tout comme la faute d'une mère devient le fardeau de sa fille. *Linjing* est indisciplinée et désobéissante. Ses ouvrages de broderie sont d'une médiocrité révoltante. Ses points irréguliers témoignent d'une nature négligente et impatiente. Cette enfant est bien trop dissipée. C'est toi qui en es responsable. Si tu t'avères incapable de la discipliner, je devrais te confisquer la châtelaine pour la confier à la deuxième épouse de mon fils.

Aa Noeng tomba à genoux et se mit à ramper vers *Maa Maa*, pressant son front sur les lotus d'or de ma grand-mère.

— Vénérable Mère, je vous conjure d'y réfléchir encore. Ayez pitié d'elle. Elle s'assagira une fois ses pieds bandés.

Maa Maa cogna le front d'*Aa Noeng* avec une telle force que son peigne d'or en forme de phénix manqua de s'envoler. Un sifflement s'échappa de mes lèvres, mais *Aa Noeng* me supplia du regard de rester tranquille. À nouveau, je me tournai vers *Aa De*, dans l'espoir qu'il intervienne en faveur d'*Aa Noeng*. Mais son expression était dure et impatiente.

— Phénix, arrête ce cirque. C'est une très belle union. *Linjing* ne manquera de rien et elle fera partie des jeunes femmes qui feront de la Chine une nation moderne. C'est un avenir extrêmement prometteur !

Même si je regrettais qu'il ne prenne pas la défense d'*Aa Noeng*, comment pouvais-je lui reprocher de souhaiter pour moi la meilleure vie possible ? Mais pouvais-je réellement rester noble sans lotus d'or ?

— Et s'il advient quelque chose à *Li Vaillant* ? demanda Mère. De nombreuses années vont s'écouler entre les fiançailles et le mariage. Si *Li Vaillant* venait à mourir, personne d'autre ne voudra d'une fille aux grands pieds.

— Il est très peu probable qu'il lui arrive quoi que ce soit, insista-t-il.

— La vie est faite de maladies et de malheurs. Il sera impossible d'arranger une autre union respectable pour *Linjing*.

— Pour la carrière de mon fils, déclara *Maa Maa*, c'est un risque que je suis prête à courir. Ma décision est prise.

Malgré son ton plein d'entrain et l'avenir brillant que me promettait *Aa De*, je me mordis la lèvre alors que le doute prenait de l'ampleur dans mon esprit. Les grands pieds étaient laids et vulgaires. *Aa De* disait que j'étais sa fille préférée, mais *Maa Maa* parlait de me « sacrifier ». Si mon père m'aimait vraiment, pourquoi ne sacrifiait-il pas plutôt une de mes demi-sœurs ?